

Pourquoi prendre soin du vivant ?

Pourquoi prendre soin du vivant, si tout ce qui vit est appelé à mourir ?

Cette question n'est pas provocatrice. Elle est radicale. Elle ne cherche ni à nier l'écologie, ni à discréditer la morale, mais à en interroger le fondement. Car tant que cette question n'est pas posée, le soin du vivant reste un réflexe, une posture, parfois un slogan, rarement une pensée.

Le vivant, au sens le plus simple, désigne tout ce qui peut mourir. Or la mort n'est pas un accident du vivant, elle en est la condition même. Sans mort, pas de renouvellement, pas d'évolution, pas d'équilibre. Faune, flore, bactéries, archées, êtres humains : tous participent de cette loi universelle. La mort n'est pas extérieure à la vie, elle en est l'ombre nécessaire.

Dans les systèmes naturels, aucune morale n'existe. Le lion chasse l'antilope. Le léopard attaque le cerf. La proie meurt, le prédateur vit, et l'écosystème se maintient. Il n'y a ni injustice ni compassion, seulement des relations fonctionnelles. Le vivant s'auto-régule par la mort. Rien n'y est scandaleux.

Dès lors, une première question surgit : Pourquoi l'homme, lui, éprouve-t-il le besoin de protéger le vivant ?

Car cette préoccupation n'est pas universelle dans le monde du vivant. Elle est propre à l'humain. Elle ne relève pas de l'instinct biologique, mais d'un autre ordre : celui de la conscience.

L'homme est le seul être vivant qui sait qu'il va mourir. Non pas de manière abstraite, mais comme une certitude intime, inscrite dans le temps. Cette connaissance transforme radicalement son rapport au monde. Là où l'animal vit dans le présent, l'homme vit dans l'anticipation. Il se projette, calcule, redoute, espère.

Prendre soin du vivant serait-il alors une réponse à cette angoisse fondamentale ?

Une tentative de retarder l'effondrement ? Une manière de conjurer la mort en préservant ce qui vit autour de lui ?

Si tel est le cas, le soin du vivant ne serait pas un acte altruiste, mais un acte de survie symbolique. Protéger le monde pour se protéger soi-même. Sauver la nature pour retarder sa propre disparition.

Mais alors, pourquoi ne pas accepter simplement l'ordre naturel des choses ? Pourquoi refuser la loi universelle de la finitude ? Pourquoi ne pas laisser le monde suivre son cours, puisque tout, absolument tout, est voué à disparaître ?

Cette tension devient d'autant plus visible aujourd'hui que jamais l'humanité n'a autant parlé du vivant. Congrès internationaux sur le climat, financements colossaux pour la recherche écologique, discours sur la biodiversité, la résilience, la durabilité. Le soin du vivant est devenu un impératif global, presque sacré.

Et pourtant, une contradiction majeure demeure : protège-t-on réellement le vivant, ou seulement certaines formes de vie ?

Or parler du vivant sans interroger la manière dont l'homme traite la vie humaine, c'est reconduire une séparation artificielle entre nature et humanité.

Car dans le même temps, des enfants meurent sous les bombes. Des populations entières sont sacrifiées dans des conflits armés. Des millions d'êtres humains meurent de faim pendant que d'autres vivent dans une abondance excessive. Peut-on parler de respect du vivant dans un monde où la vie humaine elle-même est si facilement hiérarchisée, instrumentalisée, niée ?

Cette contradiction oblige à poser une question inconfortable : le soin du vivant est-il universel, ou profondément sélectif ?

Peut-être l'homme ne protège-t-il pas le vivant en tant que tel, mais ce qui lui ressemble, ce qui lui est utile, ce qui garantit sa propre continuité. Dans ce cas, le soin du vivant serait moins un acte moral qu'un calcul déguisé.

Certains diront alors que nous sommes simplement les héritiers d'une tradition. Nous reproduisons des comportements sans en interroger l'origine. Comme dans le paradigme des cinq singes, nous continuons à agir parce que cela a toujours été ainsi. Le discours écologique deviendrait alors une norme sociale, une habitude culturelle, plus qu'une réflexion véritable.

Mais renoncer à cette question serait céder au fatalisme. Or le fatalisme n'est pas la lucidité, c'est une forme de renoncement.

Dans *Sapiens*, Yuval Noah Harari montre que les sociétés humaines ne tiennent pas seulement par des faits, mais par des fictions collectives : des récits partagés qui ne sont pas objectivement vrais, mais qui rendent l'action commune possible. La nation, l'argent, les droits humains n'existent que parce que nous y croyons ensemble.

Le soin du vivant peut être compris de cette manière. La nature n'impose aucune obligation morale : elle naît, elle détruit, elle recommence. Biologiquement, rien n'oblige l'homme à protéger autre chose que ce qui lui est utile. Pourtant, il choisit de dire : cela mérite d'être préservé.

Ce choix n'est pas inscrit dans les lois du monde, mais dans le récit que l'humanité se donne. Dire que le soin du vivant est une fiction collective ne revient pas à le discréder, mais à reconnaître qu'il est un acte de responsabilité, non une nécessité naturelle.

Mais toute fiction n'est pas un mensonge. Certaines fictions sont opérantes. Elles permettent d'habiter le monde, de créer du lien, de limiter la violence brute du réel.

Car si la mort est une loi, elle n'est pas nécessairement la seule norme de l'action humaine.

Le vent qui souffle n'est pas une fiction. Il émane d'une causalité réelle, invisible peut-être, mais agissante. De la même manière, il existe dans l'homme une impulsion qui le pousse à relier plutôt qu'à détruire, à préserver plutôt qu'à annihiler. Certains l'appellent éthique, d'autres responsabilité, d'autres encore amour.

Peut-être que prendre soin du vivant n'a jamais eu pour but de vaincre la mort.

Peut-être s'agit-il simplement de refuser que la mort devienne le principe organisateur de nos actes.

Non pas nier la finitude, mais agir comme si le temps accordé avait une valeur.

Non pas sauver le monde, mais refuser l'indifférence.

Non pas donner un sens définitif à la vie, mais reconnaître que ce qui est fragile mérite attention.

Ainsi, prendre soin du vivant ne serait pas une illusion naïve, mais un acte de lucidité : le choix conscient d'habiter un monde mortel avec responsabilité.

Et peut-être est-ce là, finalement, la véritable spécificité de l'homme : non pas sa capacité à dominer le vivant, mais sa capacité à en prendre soin en sachant qu'il mourra lui aussi.

Mesdames et Messieurs, j'ose croire que j'ai dit... et que la question demeure.